

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE MÉDECINE

Année 1912

THÈSE

N^o 75

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

L'AMOUR DE LA MORT

chez les Habsbourg

Contribution à la Pathologie historique

PAR

Paul-R. MERSEY

Né à Savigny (Ardennes), le 19 Mai 1885.

ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS

Président : M. GILBERT-BALLET, PROFESSEUR

PARIS

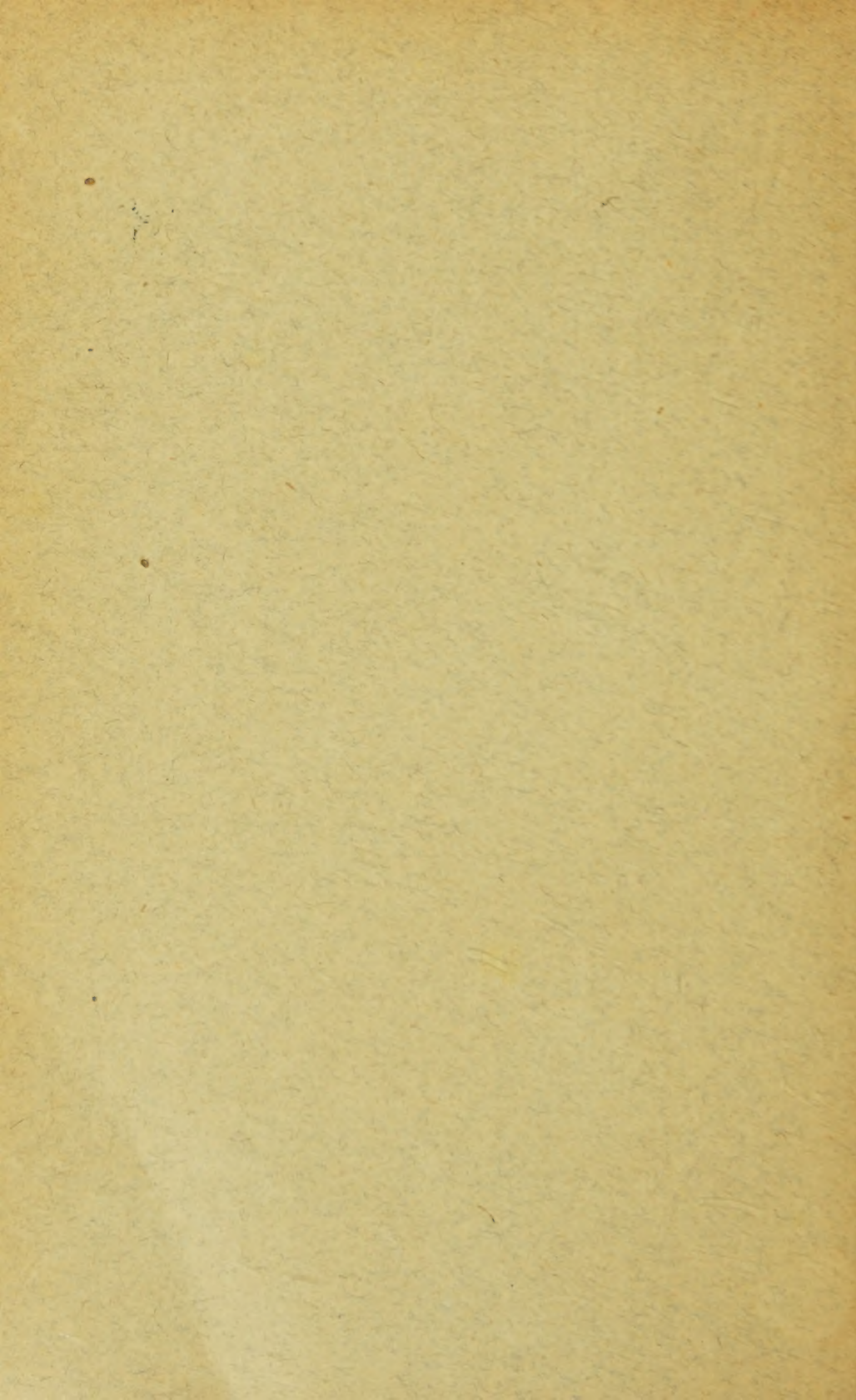
IMPRIMERIE DES THÈSES DE MÉDECINE

OLLIER-HENRY

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26, (VI^e Arr^t). — PARIS.

(Anciennement 8, Rue Casimir-Delavigne)

1912



75

THÈSE
POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. LANDOUZY
Professeurs	MM.
Anatomie	NICOLAS
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale	WEISS
Chimie organique et Chimie générale	DESGREZ.
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales	ACHARD
Pathologie médicale	WIDAL
Pathologie chirurgicale	TEISSIER
Anatomie pathologique	LEJARS.
Histologie	PIERRE MARIE.
Opérations et appareils	PRENANT
Pharmacologie et matière médicale	HARTMANN
Thérapeutique	POUCHET
Hygiène	MARFAN
Médecine légale	CHANTEMESSE
Histoire de la médecine et de la chirurgie	THOINOT
Pathologie expérimentale et comparée	LETULLE
	ROGER
Clinique médicale	{ CHAUFFARD
	{ DEBOVE
	{ GILBERT
	{ LANDOUZY
Maladies des enfants	HUTINEL
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	GILBERT BALLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER
Clinique des maladies du système nerveux	DEJERINE
Clinique chirurgicale	{ PIERRE DELBET
	{ OUENU
	{ RECLUS
	{ X...
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	LEGUEU
Clinique d'accouchements	{ BAR
	{ PINARD
	{ RIBEMONT DES-
	{ SAIGNE
Clinique gynécologique	POZZI
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON
Clinique thérapeutique	A. ROBIN

Agrégés en exercice

MM.			
BALTHAZARD	DUVAL PIERRE	LENORMANT	PROUST
BERNARD	GOUGEROT	LEQUEUX	RATHERY
BRANCA	GREGOIRE	LERI.	REITTERER
BRINDEAU	GUENIOT	LOEPER	RICHAUD
BROCA ANDRÉ	GUILLAÏN	MACAIGNE	ROUSSY
BRUMPT	JEANNIN	MAILLARD	ROUVIERE
CAMUS	JOUSSET ANDRÉ	MORESTIN	SCHWARTZ
CARNOT	LABBE MARCEL	MULON	SICARD
CASTAIGNE	LANGLOIS	NICLOUX	TERRIEN
CHEVASSU	LAIGNEL-LAYAS	NOBECOURT	TIFFENEAU
CLAUDE	TINE	OKINCZYC	ZIMMERN
COUVELAIRE	LECÈNE	OMBREDANNE	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON MAÎTRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR GILBERT-BALLET

PROFESSEUR DE CLINIQUE DE PATHOLOGIE MENTALE ET DES MALADIES

DE L'ENCÉPHALE A LA FACULTÉ

MÉDECIN DES HÔPITAUX

Chevalier de la Légion d'Honneur

A M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ LAIGNEL-LAVASTINE

MÉDECIN DES HÔPITAUX

Témoignage de profonde reconnaissance.

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ J.-L. FAURE

CHIRURGIEN DE L'HÔPITAL COCHIN

(Externat 1907-1908)

MONSIEUR LE PROFESSEUR LETULLE

MÉDECIN DE L'HÔPITAL BOUCICAUT

(Externat 1909-1910)

MONSIEUR LE DOCTEUR BARBIER

MÉDECIN DE L'HÔPITAL HÉROLD

(Externat 1910-1911)

MONSIEUR LE PROFESSEUR THOINOT

MÉDECIN DE L'HÔPITAL LAENNEC

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ CASTAIGNE

MÉDECIN DES HÔPITAUX

(Externat 1911-1912)

MONSIEUR LE PROFESSEUR PINARD

PROFESSEUR DE CLINIQUE OBSTÉTRICALE (Baudelocque)



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

AUGUSTE BRACHET, qui peut-être considéré comme le véritable fondateur de la Pathologie historique par la méthode rigoureuse qu'il en exposa, définit ainsi cette nouvelle science dans son magistral ouvrage : *Pathologie mentale des Rois de France*. « La Pathologie historique est proprement l'explication des données que nous fournissent les textes historiques, données réunies et contrôlées suivant les règles de la critique scientifique, dans le double but de servir tantôt à la science médicale, tantôt à la science historique. » (1)

Sur le conseil de notre excellent maître M. LAIGNEL-LAVASTINE, il nous a semblé intéressant, à l'aide des données modernes de la psychiatrie et des documents historiques découverts depuis une cinquantaine d'années, d'étudier une famille royale dont les membres présen-

(1) A. BRACHET. *Pathologie mentale des rois de France*, Louis XI et ses descendants. Une vie humaine étudiée à travers six siècles d'hérédité. Paris, 1896. P. XII.

tèrent des troubles mentaux multiples : les Habsbourg d'Espagne.

Nous avons été frappé, en étudiant les différents états psychiques de Jeanne-la-Folle, de voir que la psychose dont elle était atteinte présentait une physionomie spéciale par la préoccupation constante de cette reine d'avoir toujours auprès d'elle le cadavre de son mari, Philippe le Beau.

Nous avons alors recherché chez les descendants de Jeanne des manifestations semblables à celles qu'elle même avait présentées. Nous avons borné notre étude à la branche directe des Habsbourg d'Espagne dont le premier représentant fut Charles-Quint et qui s'éteignit en 1760, à la mort de Charles II.

Notre travail ainsi compris a des limites très nettes, car nous sommes convaincu qu'en cette Science si jeune encore de la Pathologie historique, tout essai de synthèse serait prématuré et que seule une analyse partielle est permise. En effet « longue est la série de ces problèmes dont l'ensemble constitue la Pathologie historique et il faudra encore bien des générations de travailleurs pour résoudre toutes ces énigmes. » (1)

Le résultat de nos recherches a dépassé ce que nous avions espéré : chez presque tous les descendants de Jeanne la Folle et de Charles-Quint, nous avons trouvé ce trait commun : l'amour de la mort, la hantise du tombeau et des cérémonies funèbres.

(1) BRACHET. *Loc. cit.*

Nous avons ainsi découvert une hérédité de caractère qui, maintenant que nous regardons l'ensemble des faits, nous paraît extraordinairement remarquable.

A travers les différentes générations qui constituent cette race, nous trouvons partout le même souffle qui anime ses représentants et l'on comprend ce qu'écrivait BURKE au duc de RICHMOND : « Vous autres, gens de grande maison et de grande fortune héréditaire, vous ne ressemblez pas à des hommes nouveaux comme moi. Quelque forts que nous puissions devenir, quelles que soient la dimension et l'exquise saveur de nos fruits, nous n'en sommes pas moins des plantes annuelles ; nous naissons et nous mourons dans la même saison ; mais en vous, si vous êtes ce que vous devez être, mon regard se plaît à reconnaître ces grands chênes qui ombragent toute une contrée et qui perpétuent ces ombres de génération en génération ».

Si, malheureusement, il s'agit ici de pathologie, la comparaison n'en demeure pas moins vraie. Nous sommes habitués, à l'hôpital, à établir, tant bien que mal, quelques antécédents héréditaires chez nos malades : à combien d'erreurs, d'inexactitudes, d'oublis, nous nous exposons, et l'on remonte à peine à la troisième génération.

Que de force, au contraire, nous puisons dans les renseignements que nous donne l'Histoire : nous pouvons suivre une famille pendant dix générations, et là nul personnage n'est passé sous silence.

Alors que dans une famille quelconque tout caractère,

qui aurait eu tendance à se fixer, se désagrège par de nouvelles unions et l'infusion d'un sang étranger, dans les familles dynastiques, et surtout celle des HABSBOURG, les mariages consanguins sont élevés à la hauteur d'un principe et constituent une véritable hérédité de famille.

C'est ainsi que M. GALIPPE, dans son livre sur l'hérédité des stigmates de dégénérescence, décèle le prognatisme inférieur, au XIV^e siècle, chez un Habsbourg, Ernest de Fer, et découvre nettement ce signe chez ALPHONSE XIII.

Il y a dans ces sortes d'études un écueil grave à éviter, c'est qu'emporté par l'ardeur des recherches, on arrive à admettre comme vrais des faits insuffisamment prouvés. On a fait à certains historiens, à MICHELET surtout, le reproche de faire des diagnostics sans aucune connaissance préalable de la pathologie, et l'on a montré combien il était faux de croire que la médecine mentale se règle avec le simple bon sens, alors que les historiens mêmes exigent des études toutes spéciales pour la critique des faits historiques.

Mais d'autre part, on a critiqué les médecins, MOREAU (de Tours), IRELAND, en particulier, sur la facilité avec laquelle ils enregistrent un fait comme acquis.

Il faut donc en cette matière être excessivement réservé dans ses affirmations et employer une méthode absolument vigoureuse.

BRACHET, en quelques formules qui semblent avoir la force de vérités mathématiques a su admirablement exposer les règles qui doivent présider au choix d'un

texte. L'une des plus importantes est celle-ci : « La force probante d'un texte est inversement proportionnelle à sa destination historique et en raison directe de l'absence de préoccupation historique de celui qui l'a rédigé. »

La rigueur de la méthode exige que l'on ait le moins possible recours aux ouvrages de seconde main. BRACHET les condamne même absolument : qu'ils s'occupent de la pathologie des personnages ou qu'ils n'en parlent pas, dit-il, ils sont inutiles à consulter.

Parmi les sources narratives, nous pourrions puiser d'excellents renseignements dans les Mémoires et les Chroniques dont la valeur sera d'autant plus grande que l'auteur aura vécu à une époque plus rapprochée des faits qu'il expose. Mais, même si le chroniqueur est un contemporain, il faut employer comme pierre de touche le principe primordial énoncé plus haut.

Enfin nous devons considérer comme tout à fait précieuses les sources diplomatiques ou privées (les lettres, les comptes, les rapports médicaux, etc.) qui nous fourniront les témoignages les plus exacts, les plus sûrement authentiques sur les faits pathologiques que nous recherchons.

Vers le milieu du siècle dernier, les archives d'Espagne jusqu'alors impénétrables s'ouvraient à la curiosité des savants. De précieux documents étaient publiés et les historiens de cette époque donnaient une vie nouvelle à l'histoire de CHARLES-QUINT et de sa lignée : MIGNET en France, PRESCOTT en Amérique, STIRLING en

Angleterre, écrivait d'intéressants ouvrages. M. GACHARD, en Belgique, par l'impartialité et la clarté de son esprit, publiait les travaux que méritaient certainement le plus d'être retenus.

Dès le début, de l'ardeur des recherches, naissaient de violentes controverses. Les faits jusqu'alors admis comme classiques étaient violemment niés. C'est ainsi que MIGNET plaçant Charles-Quint sur un piédestal dont il ne voulait à aucun prix le faire descendre niait énergiquement que l'Empereur ait fait célébrer ses funérailles de son vivant. Nous verrons, par l'étude des documents, ce que nous devons penser de cette fameuse cérémonie qui est, naturellement, un des points capitaux de notre étude.

Quelques années plus tard, l'allemand BERGENROTH, qui s'était fait ouvrir des archives jusque là inviolées, échafaudait une théorie, séduisante au premier abord, mais fausse, nous le verrons, par laquelle il prétendait démontrer que la folie de la reine JEANNE avait été une pure fable inventée par son père FERDINAND D'ARAGON pour l'empêcher de régner. Pour cet auteur, Jeanne ne serait devenue folle qu'à la suite des mauvais traitements subis, au château de Tordésillas.

Nous avons eu ainsi un assez grand nombre de sources de recherches à notre disposition, et nous avons pu surmonter certaines affirmations contradictoires à l'aide de diagnostics cliniques. Nous ne nous flattons certes pas d'avoir épuisé tous les documents ayant fait allusion aux manifestations qui nous intéressent. Mais tout fait

reconnu a été impartialement étudié et mis au rang que nous l'avons jugé devoir occuper.

Il nous a semblé important de faire les recherches les plus complètes possibles sur les antécédents héréditaires de Jeanne la Folle et sur les ascendants paternels de Charles-Quint, son fils. Alors que chez les particuliers la légitimité des enfants est impossible à démontrer, dans les familles dynastiques, on le sait, la réalité de la descendance est beaucoup plus certaine, en Espagne surtout, en raison de la très grande surveillance. Nous admettrons donc la généalogie officielle comme parfaitement authentique. Et travailler sur des bases aussi solides nous paraît singulièrement propice à l'étude de la transmission héréditaire de ce caractère funèbre dont nous nous proposons d'établir la réalité.

L'étude de Jeanne la Folle a servi de base à notre travail. Mais si nous avons mis en avant la personnalité de cette reine, nous pensons néanmoins qu'on ne doit la considérer que comme l'un des anneaux de cette longue chaîne royale : la psychose qu'elle présenta n'est pas un phénomène isolé, inattendu. Bien loin de là, ses ancêtres préparent et expliquent son état mental, et elle-même imposa son hérédité à ses descendants, et surtout aux Habsbourg d'Espagne. Enfin, nous avons cru devoir, à son sujet, relater tous les symptômes morbides qu'elle accusa, étant donné la très grande relation qui existe entre eux ; tandis que pour ses descendants, nous nous sommes surtout attachés à montrer qu'ils présentèrent ce caractère morbide : l'amour de la mort, une sorte de *thanatophilie*, pourrait-on dire.

Les Ascendants de Jeanne la Folle

Jeanne la Folle était fille de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle la Catholique.

Ferdinand d'Aragon mourut mélancolique en 1516 (1). Il était lui-même fils de Jean II d'Aragon et petit-fils de Ferdinand I^{er} le Juste, chez lesquels nous ne trouvons rien d'anormal.

Isabelle la Catholique, remarquable par sa vigueur physique et morale avait pour frère Henri IV l'Impuisant, prince avide, lâche et débauché. Elle était fille de Jean II de Castille et d'Isabelle de Portugal. Jean II, prince faible, ayant quelques connaissances et passionné de littérature se laissa conduire par ses favoris et « son règne fut une minorité prolongée (2) ». Il était fils d'Henri III le Maladif.

Isabelle de Portugal fut aliénée pendant plusieurs années, vers la fin de sa vie (3).

D'autre part, on constate de nombreux mariages consanguins entre la dynastie d'Aragon et la dynastie de Castille qui ont d'ailleurs une origine commune.

(1) BIRD ALLGEM. Zeitschf. Psych, 1890, VII, p. 227.

(2) PRESCOTT.

(3) BRACHET.



Jeanne la Folle

On voit par l'exposé qui précède que la reine Jeanne a une hérédité très lourde : c'est nettement une héréditaire, une prédisposée.

Son enfance semble avoir été normale : le savant VINÈS la cite comme fort cultivée et même comme familiarisée avec la langue latine.

C'est en 1503, elle avait alors vingt-trois ans, que

nous découvrons les premiers symptômes d'un état morbide : violemment troublée par le départ de son mari, Philippe le Beau, pour les Pays Bas, elle tombe, dit un historien, dans une sombre et profonde mélancolie. « C'est dans cet état qu'elle accouche, le 10 mai 1503, de Ferdinand, son second fils. Elle est la seule personne en Espagne qui ne témoigne aucune joie de la naissance de ce prince, insensible à toute espèce de plaisir ». (1)

Quelque temps après, voulant à tout prix rejoindre son mari en Flandre, elle fait une fugue : elle sort un soir du château de Médina del Campo, en déshabillé, sans avoir annoncé son projet à personne. L'évêque de Burgos averti la rejoint et, ayant épuisé tous les arguments moraux, est obligé de faire lever le pont leviss du château. La princesse, contrariée dans son projet, menace alors son entourage d'une terrible vengeance : elle prend position sur une barrière, refuse obstinément de rentrer au château et n'accepte aucun vêlement. Le bon évêque profondément embarrassé, fait prévenir la reine Isabelle qui se trouvait à Ségovie. Elle envoie l'amiral Enriquez et l'archevêque de Tolède, mais ces personnages n'ont pas plus de succès que l'évêque. Jeanne reste sur la barrière, immobile comme une statue, le jour entier.

Sa mère, à son arrivée, la trouve dans cette situation et ce n'est pas sans grande difficulté qu'elle lui persuade de rentrer dans ses appartements. (2)

(1) ROBERTSON. Histoire de Charles-Quint, t. III, page 8.

(2) PRESCOTT. Histoire de Philippe II.

Nous avons un irrécusable témoignage de l'état de la princesse à cette époque dans un précieux document publié par M. Villa : « Il y a, dit ce rapport médical daté du 20 juin 1503, grand péril pour la reine Isabelle dans la vie qu'elle mène avec la princesse et l'on ne saurait s'en étonner ; l'état de la princesse est tel, en effet, qu'il doit non seulement causer grand chagrin à une reine qui l'aime si fort, mais à n'importe quelle personne étrangère. *Elle dort mal*, peu ou point, elle est très sombre et faible, quelquefois *elle refuse de parler*, cet indice, aussi bien que plusieurs autres font juger que sa maladie s'aggrave. Ce mal peut se soigner par l'affection et la prière, soit par la contrainte, or l'affection et la prière ne sont point accueillies ; et quant à la force, ce serait grand pitié d'y recourir, tant la moindre instance lui cause de trouble et de douleur. » (1)

Le sens de cette consultation nous apparaît clairement quoique les termes soient certainement affaiblis. On relève dans une lettre d'un secrétaire de la reine à un de ses collègues des phrases dans le genre de celle-ci ; « La reine est en grande tribulation à cause de la princesse Jeanne ». Celle-ci fuit le monde, recherche la solitude et nous pouvons dire que, dès cette période, elle présente les signes caractéristiques du syndrome mélancolique : inertie motrice, anéantissement et indifférence psychique, tristesse. L'émotion provoquée par la séparation d'avec son mari, au cours d'une grossesse,

(1) RODRIGUEZ VILLÁ. La reina dona Juana la Loca. Madrid, 1892.

semble avoir été la cause occasionnelle de son état.

Elle rejoint son époux à Bruxelles, en juin 1504; et l'on constate alors une rémission très nette.

Par ailleurs, elle fait preuve en maintes occasions d'une jalousie morbide. « La jalousie de la malheureuse princesse avait dégénéré, dit un contemporain, en une très mauvaise coutume et jusqu'à la rage d'amours qui est une rage excessive et inextinguible ». Il ajoute : « Et est la chose tellement allée que la bonne rayne n'a eu, en trois ans, non plus de bien et de repos qu'une femme damnée ou une femme hors de sens. Et venue en son royaume ne cessa que les dames qui estaient en sa compaignye ne furent renvoïées, ou autrement elle eust tout publicquement voulu donner à cognoistre sa jalousie et folye... En tel estat alloit auprès de son mary par les champs en la compaignye de dix ou quelquefois de vingt hommes, seule femme, sans compaignye ». (1)

Philippe le Beau avait une intrigue, à Bruxelles, avec une femme de la plus haute noblesse et d'une grande beauté. Jeanne apprend la trahison : elle accable d'injures et de coups la maîtresse de son mari et donne ordre qu'on lui coupe les cheveux jusqu'à la racine (2). Il y a là une réaction affective manifestement exagérée.

En 1506, Philippe tombe gravement malade. Jeanne reste auprès de lui pendant tout le cours de sa

(1) Relation du second voyage de Philippe le Beau. GACHARD Bulletin de la commission royale d'histoire, 2^e série, t. VI, p. 32).

(2) RODRIGUEZ VILLA. *Loc. cit.*

maladie ; ni les prières, ni les instances ne peuvent l'en arracher un seul moment, bien qu'elle soit dans le sixième mois de sa grossesse. Il meurt : Jeanne ne répand pas une larme, *muette et immobile*, elle ne répond plus à ceux qui lui parlent, n'imposant silence que par un geste.

Nous retrouvons là les mêmes symptômes que précédemment, et nous devons remarquer que c'est encore au cours d'une grossesse qu'elle fait ce deuxième accès.

C'est à partir de ce moment et pendant de longues années que sa psychose revêt une physionomie spéciale caractérisée par d'incessantes préoccupations funèbres. Elle laisse embaumer ce corps qu'elle ne veut plus quitter, et après la cérémonie des obsèques, on dépose le corps de Philippe dans l'église des Chartreux de Miraflores, près de Burgos. Or, quelques jours après, Jeanne témoigne le désir de se rendre à ce sanctuaire. La reine arrive en costume de religieuse et commence ses oraisons. Tout à coup, *elle ordonne d'ouvrir le cercueil et d'enlever les linges qui enveloppent le cadavre ; elle se jette sur lui, lui baise les pieds et les mains*, lui adresse tout haut les paroles les plus tendres. On apprend bientôt que la reine retourne périodiquement à Miraflores, se faisant, à chaque visite, ouvrir la tombe provisoire (1). Pendant tout le temps qu'elle traîne à sa suite le corps de son mari, elle renouvèle chaque jour cet acte (1).

Mais bientôt elle le fait retirer du tombeau et porter

(1) Relation du second voyage de Philippe le Beau.

dans son propre appartement, où elle le place sur un lit de parade, vêtu d'habits magnifiques.

Elle est jalouse de son mari mort comme elle l'était quand il vivait. Elle ne permet pas à ses femmes d'approcher du lit de parade, celles qui n'appartiennent pas à sa maison n'ont pas la liberté d'entrer dans l'appartement ; elle ne veut même pas d'une sage-femme quoiqu'on l'eût choisie à dessein très vieille et elle accouche de la princesse sans autre secours que ceux de ses domestiques (1).

« On parvient à lui persuader qu'elle doit déposer le corps du prince dans les caveaux de Grenade. Elle veut alors l'y conduire elle-même. Elle vérifie le contenu du cercueil, de peur de supercherie, et on place celui-ci sur un char funèbre, attelé de quatre chevaux. Le départ a lieu le soir du 29 décembre 1506, car la reine ne veut faire le voyage que de nuit, en disant qu'une veuve qui a perdu le soleil de son âme ne peut jamais plus se montrer à la lumière du jour, on s'arrête donc, avant que le jour paraisse, dans une église ou dans un monastère, sur la route. Jeanne exige, à chaque station, la réouverture du cercueil et le service des morts se célèbre comme si Philippe venait de décéder (2) ».

Le funèbre cortège fait un séjour de deux mois à Torquémada, mais la peste fait de grands ravages dans cette ville et la reine passe avec le corps de son

(1) ROBERSTON. Histoire de Charles Quint. T. III, p. 30.

(2) A. PICHOT. Chronique de Charles Quint. P. 21.

mari en un village appelé Hornillas.

Il semble qu'il y ait une remission de l'accès, sans que la guérison soit complète vers le milieu de 1507, car à cette époque, il est question de marier Jeanne à Henri VII d'Angleterre. Au mois d'août de cette année, a lieu à Tortolès, une entrevue de Juana avec son Père : la reine manifeste une sensibilité qu'on n'avait pas remarquée en elle depuis la mort de son mari ; pourtant le roi est affecté de voir la mise négligée de sa fille (1).

Une lettre du roi Ferdinand au docteur PUEBLA, écrite peu de temps après, nous donne des détails particulièrement intéressants : *Tous saurez*, écrit Ferdinand, *que la reine, ma fille, a continuellement auprès d'elle le corps du roi Philippe, son mari*. Avant mon arrivée, jamais on ne put obtenir d'elle qu'on lui donnât la sépulture. Depuis que je suis venu, elle a témoigné le désir qu'on ne l'inhume point, et moi, par rapport à sa santé et à son contentement, je ne la contredis en rien, ni ne veux qu'on fasse chose dont elle pût recevoir du déplaisir, mais je tâcherai peu à peu de l'amener à trouver bon que ledit corps soit inhumé. Lors de mon arrivée, elle se disposait à faire célébrer un service anniversaire pour le roi son mari ; jusqu'à ce que ce service eut lieu, je me gardai de lui parler de mariage, mais après les obsèques je lui en touchai un mot sans nommer personne ; seulement, je lui demandai si elle était en intention de se remarier. Elle me répondit qu'elle me suppliait de ne

(1) LAFUENTE. Histoire générale d'Espagne. T. X. p. 335.

pas lui ordonner de me répondre là-dessus jusqu'à ce que la sépulture eut été donnée au roi son mari, qu'alors elle me répondrait. Ce que voyant, je n'ai pas insisté, attendant l'inhumation dudit corps » (1)

Cette lettre, publiée par M. BERGENROTH, confirme bien notre hypothèse d'une rémission de l'état mélancolique. Mais Jeanne n'était rien moins disposée qu'à se séparer du cercueil de son mari. En effet Ferdinand la conduit, en 1509, à Tordesillas, pour y établir sa résidence qu'elle ne devait plus quitter, et elle exige que le cercueil soit déposé dans un lieu du monastère de Santa-Clara où elle peut l'apercevoir des fenêtres de son appartement (2). En 1518, comme il avait été question de changer sa résidence, le marquis de Denia, son gardien, écrit à Charles-Quint : « Votre Majesté n'ignore pas, que dans le cas où la reine, notre maîtresse, s'en ira d'ici, il faudra emporter le corps du roi, notre maître, votre père. Je vais donc faire réparer le char qui le transporta ici. ». (3)

Certaines pièces du recueil de M. BERGENROTH nous font constater qu'à Tordesillas Jeanne a de nouveaux accès de dépression mélancolique. *Elle néglige tout soin de propreté, elle porte des vêtements sordides,*

(1) Nul document du temps n'indique l'époque où la reine a cessé de faire remettre au jour le cadavre de Philippe.

(2) GACHARD. Sur Jeanne la Folle. P. 1^{re}.

(3) RODRIGUEZ VILLA. Bosquejo biografico de la Reina dona Juana. Madrid, 1874.

Àantôt elle ne couche pas dans son lit, tantôt s'y couche toute habillée.

Quand on la contrarie, *elle refuse de manger pendant plusieurs jours* (1).

A certains moments, elle cesse d'être passive, et devient active : elle casse des terrines sur la tête de ses femmes (2). En 1518, Denia écrit à l'empereur qu'elle a frappé deux femmes avec un gros bâton. Dans une autre lettre, il signale le fait suivant : souvent la reine, de la galerie de son palais qui donne sur le Duero, appelle les passants et leur ordonne de faire venir les gens de guerre qui sont à Tordesillas afin qu'ils tuassent tout le monde.

Il s'agit probablement ici de périodes d'excitation au cours de sa mélancolie, plutôt que de véritables accès maniaques.

En 1520, Padilla à la tête des *comuneros* organise une insurrection contre le gouvernement. Il rend visite à Jeanne et lui fait le récit de l'état misérable de ses sujets castillans. La reine « paraissant se réveiller d'une longue léthargie » lui dit qu'elle va désormais s'occuper du soin de remédier à tous les maux. Elle reçoit favorablement une requête que lui adresse la ligue. Elle assiste même à des tournois et paraît prendre beaucoup de plaisir à ces cérémonies. Elle jouit à ce moment de trois

(1) Recueil de M. BERGENROTH. Pp. 143, 269, 358.

(2) Recueil de M. BERGENROTH. P. 155.

mois de liberté entière, mais bientôt après, *elle refuse de donner aucune signature* (1).

Nous notons de nouveau ici une courte rémission.

Dans les dernières années de sa vie, la reine est en proie à des idées de persécution. « Elle croit voir les personnes de son entourage la persécuter de toutes sortes de moqueries. On lui arrache des mains ses livres de piété, ses femmes prétendent lui imposer ses prières.

Elle dit que ses duègnes sont des âmes mortes qui prennent la figure de tel ou tel personnage et l'insultent dans le langage des sorcières. (2)

Enfin, elle meurt en 1555, après avoir eu une apparence de retour à la raison.

La reine Jeanne a donc présenté, à l'âge de vingt-trois ans, au cours d'une grossesse et à l'occasion d'une émotion, un premier accès de dépression mélancolique qui dura un an environ ; à la mort de son mari, encore au cours d'une grossesse, un nouvel accès, un peu plus long que le premier. A Tordesillas, son état devint chronique et nous ne notons guère qu'une rémission en 1520.

Nous sommes donc autorisés à conclure que Jeanne la Folle était atteinte de psychose périodique, ayant, très probablement, revêtu la forme de mélancolie intermittente.

Ce diagnostic n'est pas celui qui fut toujours posé. A

(1) ROBERTSON. Histoire de Charles-Quint. t. III. p. 353.

(2) Revue des Deux Mondes. Octobre 1898.

la suite de BERGENRÖTH, FORNERON a mis en doute la folie de Jeanne. « Des querelles conjugales, écrit cet historien, de l'indocilité envers les moines, de l'obstination dans le caractère ne suffisent pas à constituer ces symptômes d'une folie imminente que les savants appellent la *névrose vésanique* ». (1) Cette expression de névrose vésanique est d'ailleurs détestable et constitue un véritable non sens. M. CABANÈS, dans ses *Indiscrétions de l'Histoire*, a repoussé lui aussi le diagnostic de psychose (2). Il est vrai qu'il a, récemment, adopté une toute autre opinion. (3)

Certains auteurs ont proposé le diagnostic de neurasthénie, d'hystérie ou encore d'hystéro-neurasthénie.

L'observation de Jeanne la Folle prise à l'aide des documents originaux que nous possédons maintenant, nous montre combien ces différentes hypothèses sont fantaisistes.

(1) FORNERON. Histoire de Philippe II. 1882, t. I, p. 409.

(2) D^r CABANÈS. Les Indiscrétions de l'Histoire. 1905, t. V.

(3) D^r CABANÈS. Jeanne la Folle. *Æsculape*, juillet 1912.

Les Ascendants paternels de Charles-Quint

Le père de Charles-Quint, Philippe le Beau, « dont le génie était profond, apprenant avec facilité toute chose (1) » avait un prognathisme inférieur net (2).

HIÉRÉDITÉ MATERNELLE DE PHILIPPE LE BEAU. — Marie de Bourgogne, mère de Philippe le Beau, était une femme prude, dévote à l'excès et mélancolique. Elle était fille de Charles le Téméraire, personnage impulsif et sanguinaire et dont l'histoire nous a transmis la preuve certaine de ses accès mélancoliques. « Il y avait des jours, écrit KIRK, où le duc ne se montrait ni au conseil, ni au banquet, les jours où il s'enfermait loin du monde, pour se livrer aux accès périodiques d'une mélancolie qui était au fond de son caractère ».

(1) QUIRINI.

(2) Le prognathisme inférieur est une anomalie en vertu de laquelle les rapports des deux maxillaires et des dents cessant d'être normaux, la mandibule est projetée en avant, laissant le maxillaire supérieur plus ou moins en arrière (Galippe). Si on considère le prognathisme inférieur comme un stigmate de dégénérescence, l'on sait qu'à un stigmate physique correspondent, habituellement, des anomalies psychiques.

Chastellain mentionne un exemple de cette disposition d'esprit. Il l'attribue à la mort récente du cousin du duc, Jacques de Bourbon, mais les faits qu'il raconte ne semblent pas en proportion avec la cause qui les aurait produits : « Le duc s'y estoit tellement altéré et devenu perplex qu'à peine osoit-il asseurer de sa vie et n'y avait nul, ne médecin ne aultre que le peust oncques remettre en joie ne en paix de cuer, tant se donnoit peur et mélancolie, toutefois ne se sentoit nullement mal, sinon ce qu'il s'en donnoit par pensée ».

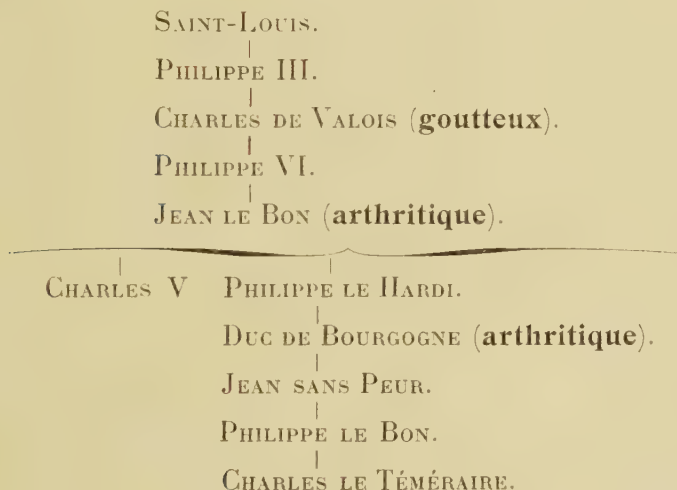
Ph. de Commynes, de son côté, est très précis à l'égard de la mélancolie de Charles le Téméraire : « Le duc de Bourgogne, écrit-il, après la fuyte de ceste bataille de Morat (1476) s'estoit retiré à l'entrée de Bourgogne en un lieu appelé la Rivière, auquel lieu il séjourna plus de six sepmaines, ayant encores cuer de rassembler gens.

Toutes fois il y besongnait peu et se tenoit comme solitaire, et sembloit qu'il le feist par obstination que aultrement comme vous entendrez car la douleur qu'il eust de la perte de la première bataille de Granson fut si grande et lui troubla tant les esprits qu'il en tomba en grant malladie. Et fut telle que, sa colère et chaleur naturelle estant si grande qu'il ne beuvoit point de vin, mais le matin beuvoit ordinairement de la tisane et mangeoit de la conserve de rose pour soy rafreschir, la dicte tristesse mua tant sa complexion qu'il lui falloit faire boire le vin bien fort sans eaue, et pour lui faire retirer le sang au cuer, mettaient des estoupes arden-

tes dedans des ventouses et les luy passaient en ceste chaleur à l'endroit du cuer. (1)

Et de ce propos, vous, Monseigneur de Vienne en scavez plus que moi, comme celuy qui aydastent à le panser en ceste malladie et lui feistes faire la barbe, qu'il laissoit croistre, et à mon advis oncques puis la diete malladie ne fut si saige qu'auparavant, mais beaucoup diminué de son sens. » (2).

La généalogie de CHARLES LE TÊMÉRAIRE peut s'établir ainsi, d'après un tableau emprunté à BRACHET :



L'ascendance d'ISABELLE DE BOURBON, femme du TÊMÉRAIRE, est particulièrement chargée. Elle se résume ainsi :

(1) Il y a là l'exemple d'une bien curieuse thérapeutique médiévale pour guérir les accès mélancoliques.

(2) Philippe de Commynes. Mémoires. t. II. p. 40.

SAINT-LOUIS.

|
ROBERT DE CLERMONT (**aliéné**).

|
LOUIS I^{er}, DUC DE BOURBON (**boîteux**).

|
PIERRE, DUC DE BOURBON, épouse sa
|
COUSINE ISABELLE DE VALOIS.

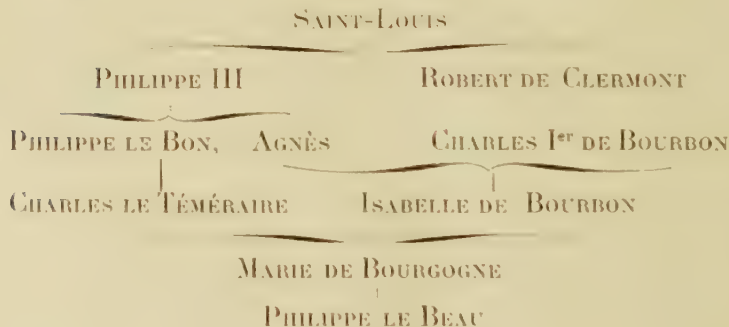
|
LOUIS II, DUC DE BOURBON (**bizarre,**
mort mélancolique).

|
JEAN I^{er}, DUC DE BOURBON.

|
CHARLES I^{er}, DUC DE BOURBON (**gout-**
teux).

|
ISABELLE DE BOURBON.

Ainsi que le fait remarquer BRACHET, le père et la mère de Marie de Bourgogne descendent de Saint-Louis, donc consanguinité éloignée. De plus, ils sont cousins-germains : consanguinité immédiate.



M. BOUCHOT dans la préface qu'il consacre à l'ouvrage de M. GALIPPE prétend prouver que le prognathisme inférieur des Habsbourg aurait une origine française par Marie de Bourgogne et ses ancêtres bourguignons.

La reine Eléonore, sœur de Charles-Quint et femme de François I^{er} aurait eu une opinion analogue, d'après cette curieuse anecdote de BRANTÔME : « La reine Eléonore passant une fois par Dijon et allant faire ses dévotions au monastère des Chartreux, de là y visita les vénérables sépultures de ses ayeuls, les ducs de Bourgogne et fut curieuse de les faire ouvrir. Elle en vid aucuns si bien conservés et entiers qu'elle y reconnut plusieurs formes et entre autres la bouche de leur visage. Sur quoi, soudain, elle s'écria : ah ! je pensais que nous tinssions nos bouches de ceux d'Autriche, mais à ce que je voy, nous les tenous de Marié de Bourgogne, notre ayeule et autres ducs de Bourgogne, nos ayeuls.

Si je voy l'Empereur, mon frère, je lui dirai, encore le lui manderay-je (1) ».

Nous noterons que la sœur de Charles-Quint, si elle n'eut pas à proprement parler cet amour de la mort que nous étudions, prenait cependant un certain plaisir à se faire ouvrir les cercueils.

Le docteur RUBBRECHT dans un récent travail a péremptoirement démontré que le prognathisme inférieur provient des maisons d'Espagne (Jeanne la Folle) et d'Autriche : il ne s'observe ni chez les ancêtres français ni chez les ancêtres bourguignons de la maison de Habsbourg.

(1) BRANTÔME. Vie des Dames galantes. T. II, p. 101.

La grosse lèvre inférieure existait dans la maison de Bourgogne et celle d'Espagne avant leur union avec celle d'Autriche. L'aplatissement latéral du crâne, le long nez, les yeux à fleur de tête se retrouvent chez les descendants des Habsbourg appartenant aux maisons d'Espagne, d'Autriche et de Bourgogne (1).

ANTÉCÉDENTS PATERNELS DE PHILIPPE LE BEAU. — C'est ici l'origine même de la famille de Habsbourg. Le premier Habsbourg qui, au point de vue pathologique nous intéresse est Ernest de Fer, duc d'Autriche (1377-1424). Très vigoureux, intelligent et bon, il avait déjà, au dire de Galippe, le stigmate familial, le prognathisme inférieur.

Son fils Frédéric V (1415-1493), empereur d'Allemagne, personnage irrésolu, adonné aux choses de l'esprit, mais inapte à la politique, était prognathe lui aussi.

Maximilien I^{er} (1459-1519), père de Philippe le Beau, articulait si mal qu'on le nommait le bègue. Déséquilibré, imaginaire à l'excès, il se plaisait dans des entreprises au-dessus de ses forces et qu'il abandonnait ensuite. Il était prognathe.

(1) Dr RUBBRECHT. L'origine du type familial de la maison de Habsbourg. Bruxelles, 1910.



Ecole espagnole

Chantilly. Musée de Condé (97).

Charles=Quint

Jetant un coup d'œil d'ensemble sur toutes les branches ancestrales de Charles-Quint, nous constatons partout une forte hérédité pathologique : qu'il s'agisse de la branche espagnole (par sa mère, Jeanne la Folle), de la branche franco-bourguignonne ou des Habsbourg même tous atteints de prognathisme.

De fait, Charles-Quint n'a pas échappé à son hérédité. Physiquement il a de l'asymétrie faciale, la voûte palatine ogivale et un prognathisme marqué. Il a été longtemps sans grandir et on essaya de divers régimes hygiéniques pour favoriser sa croissance (1). Dès sa jeunesse, il eut de terribles accès de goutte.

L'ambassadeur vénitien Badoaro nous a laissé de lui ce vivant portrait : « La taille de l'Empereur est moyenne et son extérieur grave. Il a le front large, les yeux bleus et d'une expression énergique, le nez aquilin et un peu de travers, la mâchoire inférieure longue et large, ce qui l'empêche de joindre les dents et fait qu'on n'entend pas bien la fin de ses paroles. Ses dents de devant sont peu nombreuses et cariées, son teint est beau, sa barbe est courte, hérissée et blanche. Sa complexion est flegmatique et naturellement mélancolique. Il souffre presque continuellement des hémorroïdes et souvent, aux pieds et au cou, de la goutte qui lui a entièrement raidis les mains.

Pour ce qui est de la table, l'Empereur a toujours fait des excès. Jusqu'à son départ pour l'Espagne, il avait l'habitude de prendre à son réveil une écuelle de jus de chapon, avec du lait, du sucre et des épices, après quoi il se rendormait. A midi, il dînait d'une grande variété de mets, il faisait collation peu d'instants après vèpres ; et à une heure de nuit, il soupait, mangeant dans ces divers repas toutes sortes de choses propres à engen-

(1) L. RANKE. L'Espagne sous Charles-Quint. 1573. P. 121.

drer des humeurs épaisses et visqueuses. L'Empereur mange des fruits en grande quantité et après son repas. forces confitures. Il boit trois fois seulement, mais beaucoup chaque fois.

Partout où il s'est trouvé, on l'a vu s'adonner, aux plaisirs de l'amour d'une manière immodérée, avec des femmes de haute comme de basse condition ». (1)

Jusqu'à la fin de sa vie, c'est un gros mangeur. Son médecin, à qui il demandait un jour le moyen de guérir de la goutte lui répondit : « Fermez la bouche. » Il ne tint jamais compte de ce sage conseil.

Le système nerveux de Charles-Quint était lui aussi touché : jusqu'à son mariage, il eut des crises d'épilepsie. (2)

Au point de vue psychique, nous trouverons chez lui en plusieurs occasions, la manifestation de ces préoccupations funèbres dont nous avons eu un premier exemple chez sa mère Jeanne la Folle.

Nous noterons seulement qu'à partir de 1555, ainsi que nous l'apprend Badoaro, il assiste tous les jours à deux messes mortuaires, l'une pour l'Impératrice et l'autre pour la reine sa mère.

Déjà, bien avant cette date, nous trouvons des faits caractéristiques. Il est en contact constant avec la Mort : il observe avec rigueur les anniversaires funèbres

(1) Relation des ambassadeurs vénitiens sur Charles V et Philippe II (Traduction Gachard. Bruxelles 1856).

(2) DÉJÉRINE. L'hérédité dans les maladies du système nerveux. Paris 1886.

de sa famille et fait célébrer des services extraordinaires pour tous les siens.

Pendant les dernières années de sa vie, dans le couvent de Yuste où il s'est retiré, il prend un étrange plaisir, au dire des historiens eux-mêmes, à faire célébrer les obsèques de toute personne qui paraît avoir droit à cet honneur par sa position. Il ne mourait pas un chevalier de la Toison d'Or sans qu'il lui fit faire des funérailles solennelles (1).

« C'étaient là, dit Prescott, les fêtes de la vie monastique de Charles, et ces lugubres cérémonies avaient pour lui un attrait puissant. »

D'autres faits encore retiennent notre attention : dans les fêtes publiques, les carrousels, les bals auxquels assiste la cour et où Charles-Quint figure, il porte une robe de velours noir, même avant la mort de l'Impératrice. Nous trouvons le récit d'une ambassade, qui après avoir franchi l'antichambre, trouve dans la seconde pièce tendue de noir, l'Empereur assis, à cause de sa goutte, devant une table couverte d'un tapis noir.

A partir de 1555, il passe des heures entières dans sa chambre drapée de noir et éclairée de sept flambeaux, pour y méditer sur la mort de sa mère. RANKE dit même qu'il croyait entendre une voix qui lui disait de le suivre. Or nous devons remarquer qu'il ne fit jamais preuve d'affection pour sa mère lorsqu'elle vivait, puisqu'il n'alla la voir que deux fois à Tordesillas.

GACHARD raconte que don Carlos ayant vu une chaut-

(1) PRESCOTT. Histoire de Philippe II, 1860. t. I. p. 309.

ferette dont son grand-père se servait pour réchauffer ses mains goutteuses en eut envie et la lui demanda.

Charles-Quint lui répondit : « Pour l'avoir, tu attendras que je sois mort. »

Nous apprenons par une lettre de QUIJADA à Philippe II que Charles-Quint avait exprimé le désir qu'on apportât le corps de l'Impératrice auprès de lui, dans le couvent de Yuste. QUIJADA soutint que Grenade valait infiniment mieux, puisque les rois catholiques en ont fait leur tombeau. « A la fin, l'Empereur me répliqua, continue QUIJADA à Philippe II, certaines choses que votre Majesté saura plus tard. Mais il veut que son corps soit déposé ici et enterré sous le grand autel de l'Eglise. la moitié en dedans, la moitié en dehors de l'autel, de manière que le prêtre en disant la messe pose les pieds sur sa poitrine et sur sa tête » (1).

Nous avons hâte d'arriver à cette question, capitale pour nous, de savoir si véritablement Charles-Quint a fait célébrer ses funérailles de son vivant : ce fait est typique pour notre étude s'il est acquis à l'Histoire.

C'est MIGNET qui le premier a mis sans doute son authenticité. Dans un style remarquable, mais où le fonds ne semble pas être à la hauteur de la forme, il exprime ainsi son opinion : « Cette scène singulière des obsèques est-elle vraie ? La nature de la cérémonie, la santé de

(1) MIGNET. Charles-Quint. Son séjour et sa mort au monastère de Yuste. P. 418.

l'Empereur, les occupations qui remplissaient son temps, les pensées qui absorbaient son esprit ne permettent guère d'y ajouter foi.

L'Eglise d'ailleurs eut été digne de blâme en accordant à la fantaisie d'un vivant ce qui est consacré à l'utilité spirituelle des morts. »

Cet historien semble, en cette occasion, avoir obéi à la logique de sentiment plutôt qu'au noble souci de la vérité.

Nous pensons en effet que l'Eglise, en pareille circonstance, n'aurait pas fait obstacle à l'autorité d'un Charles-Quint (1).

Voyons donc ce que disent les documents et non ce que pense un homme.

Nous lisons, dans la chronique du prieur Martin de Angulo, la conversation suivante qu'eut Charles-Quint avec Nicolas Bénigne, l'un de ses *barberos* : « Maître Nicolas, sais-tu à quoi je pense ? — « A quoi, Sire ? » — « Je pense, continua l'Empereur, que j'ai là deux mille couronnes d'économies et je calcule comment je pourrai les employer à faire mes funérailles. » — « Que votre Majesté ne prenne pas ce soin, car si elle meurt et que nous lui survivions, nous saurons bien les faire nous-mêmes. » — « Tu me comprends mal, dit l'Empereur, il y a une grande différence à avoir la lumière ou à l'avoir devant soi. »

(1) GACHARD. Retraite et mort de Charles-Quint au Monastère de Yuste, 1854.

Nous trouvons, d'autre part, dans *l'Histoire de l'ordre de Saint-Jérôme*, par le P. de SIGUENZA, le récit suivant qui fait suite, en quelque sorte, au précédent. « Charles-Quint jouissant d'une santé parfaite et se trouvant mieux disposé que jamais appela son confesseur, Jean Réglà, et lui dit : « Fray Juan, je me sens bien portant, soulagé et sans douleurs, que vous semblerait-il si je faisais célébrer le service funèbre de mon Père, de ma Mère et de l'Impératrice ? Le confesseur approuva le dessein de l'Empereur qui ordonna, sur le champ, de tout préparer pour ces religieuses cérémonies.

La célébration en commença le lundi 29 août, en l'honneur de son Père et fut continué les jours suivants. Chaque jour l'Empereur y assistait avec son cierge allumé, qu'un page portait devant lui.

Placé au pied de l'autel, il suivait tous les Offices en priant avec beaucoup de dévotion dans des Heures assez pauvres et mal ornées.

Ces commémorations étant achevées il appela de nouveau son confesseur et lui dit : « Ne vous paraît-il pas, Fray, qu'ayant fait les obsèques de mes proches je puisse aussi faire les miennes *et voir ce qui arrivera bientôt pour moi ?* »

En entendant ces paroles, Fray Juan Regla s'attendit et il dit comme il put : « Que votre majesté vive nombre d'années, s'il plaît à Dieu et qu'elle ne nous annonce pas sa mort avant l'heure. »

Ceux d'entre nous qui lui survivront s'acquitteront de ce devoir, si N. S. le permet, comme ils y sont tenus. »

L'Empereur qu'animait un esprit plus haut, lui dit :
« Ne croyez-vous pas que cela me profiterait ? » -- Oui,
Sire, répondit Fray Juan et beaucoup. Les œuvres pieu-
ses que quelqu'un fait pendant sa vie sont d'un plus
grand mérite et elles ont un caractère plus efficace que
celles qu'on fait pour lui après sa mort. »

L'Empereur ordonna qu'on préparât tout pour le
soir, et qu'on commençât aussitôt ses obsèques.

On dressa au milieu de la grande chapelle un catafal-
que entouré de cierges. Tous les serviteurs de sa Majes-
té descendirent en habit de deuil.

*Le pieux monarque, également vêtu de deuil et un
cierge à la main, y vint aussi pour se voir enterrer et
célébrer ses funérailles.*

Il pria Dieu pour cette âme à laquelle il avait accordé
tant de grâces pendant la vie afin que, arrivé au moment
suprême, il prit pitié d'elle.

Ce fut un spectacle qui arracha des larmes et des
soupirs à ceux qui étaient présents et qui ne l'auraient
pas pleuré davantage s'ils l'avaient vu réellement mort.

Pour lui, à la messe de ses funérailles, il alla faire
l'offrande de son cierge entre les mains du prêtre com-
me s'il avait déposé entre les mains de Dieu son âme,
que les anciens représentaient par un semblable sym-
bole.

Aussitôt, sans laisser passer le milieu du jour, l'après
midi suivant, il appela son confesseur et lui dit *combien
il était joyeux d'avoir fait ses funérailles* et qu'il sen-

tail dans son âme comme une allégresse qui lui semblait déborder jusque dans le corps.

Le même jour, l'Empereur dit au garde joyaux « Apportez-moi le tableau du jugement dernier ». Il le contempla longuement, au point que le médecin MATHYS lui dit qu'il prit garde de ne pas se rendre malade en tenant si longtemps suspendues les puissances de l'âme qui dirigent les opérations du corps.

Dans ce moment même, l'Empereur eut un frisson et se tournant vers son médecin, il lui dit : « je me sens mal ». On le porta aussitôt dans sa chambre et dès ce moment le mal alla toujours en s'aggravant » (1).

Un moine anonyme de Yuste, témoin oculaire de ce qu'il expose, fait dans son manuscrit un récit tout semblable, qu'il termine ainsi : « Un catafalque entouré de flambeaux et de cierges en beaucoup plus grand nombre qu'aux services précédents fut dressé dans la grande chapelle et Sa Majesté voulut assister à la cérémonie avec les gens de sa maison, tous vêtus de deuil.

Pour nous, les témoins de cette scène, ce fut un spectacle bien imposant et bien nouveau que des funérailles faites ainsi pour un personnage qui vivait encore et j'assure que le cœur nous fendait de voir qu'un homme voulait en quelque sorte s'enterrer vivant et faire ses obsèques avant de mourir.

(1) SIGUENZA Histoire de l'ordre de St-Jérôme. Chapitres XXXVIII et XXXIX.

Tous pleuraient en se voyant ainsi vêtus de deuil. »

Il y a dans ce récit une telle marque de simplicité, de naïveté même, il apparaît si exempt de toute préoccupation historique qu'il est pour nous le témoignage irrécusable de la vérité. Et non seulement la cérémonie a dû avoir lieu, mais elle est vraisemblable et s'explique en ce sens qu'elle n'est pas un événement isolé, mais suit ou précède à travers la vie des Habsbourg une série de faits qui frappent l'esprit par leur analogie.

Juana, princesse de Portugal

Jeanne, fille de Charles-Quint, mariée au prince du Brésil, était au terme d'une grossesse lorsque son mari mourut. Il y a là une coïncidence curieuse qui frappa vivement son entourage, car l'on se souvint que dans des circonstances toutes semblables sa grand'mère, Jeanne la Folle, avait perdu la raison.

Pour prévenir une catastrophe, on parvint à cacher à Juana le fatal évènement jusqu'après sa délivrance. Néanmoins, au moment de son accouchement, elle eut des hallucinations visuelles. « Elle voit d'étranges fantômes dans sa chambre, écrit Pichot. A un moment donné, une inconnue vêtue de noir vient lui faire un geste sinistre, comme pour railler ses espérances maternelles. Puis elle voit des figures mauresques, enchaînées dans une ronde infernale, passer et repasser auprès de son lit : elles agitent des brandons de feu ; elles poussent une clameur affreuse dans laquelle répond la voix d'une tempête qui au même instant bouleverse les eaux du Tage (1). »

(1) PICHOT. Chronique de Charles-Quint. P. 173..

Nous ne suivrons évidemment pas l'opinion de cet historien qui prétend expliquer de telles hallucinations par le fait que les précautions mystérieuses dont fut entouré l'accouchement auraient exalté l'imagination de cette princesse.

Quoiqu'il en soit, un fait semble devoir prendre place dans notre galerie : lorsque Jeanne apprend qu'elle est veuve, elle fait couper ses cheveux, admirés naguère de son mari, pour les déposer elle-même dans son cercueil.

Quelques temps après, quand elle reçoit des ambassadeurs étrangers, elle porte un voile, et leur demande : « Ne suis-je pas la princesse ? » Elle lève un instant son voile, le rabaisse aussitôt et l'audience continue sans que Jeanne fasse davantage voir ses traits (1).

(1) PRESCOTT, Histoire de Philippe II, t. I, p. 115.



LE TITIEN.

Madrid. Musée du Prado.

Philippe II

Philippe II n'a jamais possédé l'ardeur et la vigueur physiques que connut pendant quelques années son père Charles-Quint. « Il dort beaucoup, écrit l'ambassadeur vénitien Soriano, fait peu d'exercice et ses passe-temps sont tous paisibles. Il est vrai qu'à l'armée, il a montré un peu plus d'activité et de vivacité, mais on voit qu'en cela il a forcé sa nature qui est plus portée à la tranquillité qu'au mouvement ».

Frédéric Badoaro nous le dépeint ainsi : « Le roi Philippe est petit de taille et ses membres sont grêles. Il a le front large, les yeux bleus et grands, les sourcils épais et peu séparés l'un de l'autre, le nez bien proportionné, la bouche grande et la lèvre inférieure grosse : ce qui lui messied un peu. Il est blanc de peau et a la chevelure blonde ce qui le fait ressembler à un flamand ; mais son air est altier, car il a les manières espagnoles. Sa complexion est flegmatique et mélancolique.

Il souffre de l'estomac et des entrailles : c'est ce qui fait qu'il a commencé d'aller souvent à la chasse par le conseil des médecins qui regardent ce moyen comme le plus propre à fortifier le corps et à éloigner de l'esprit les pensées mélancoliques.

De même que sa complexion est faible, son âme est un peu timide.

Il est capable de traiter les affaires, mais il ne possède pas toute cette activité qu'exigeraient les mesures à prendre pour la réformation de tant de cités et de royaumes.

Il est très attentif à tout ce qu'on lui dit, mais ordinairement, il ne regarde pas la personne qui lui parle et tient les yeux baissés. Il répond avec promptitude sur chaque point, sans prendre toutefois de résolution par lui-même.

On dit à la cour qu'il consulte son confesseur pour savoir si telle ou telle chose peut grêver sa conscience et que dans ce cas, il prend des résolutions différentes de celles qui lui ont été conseillées » (1).

(1) GACHARD. Relations des Ambassadeurs vénitiens sur Philippe II, p. 36.

Nous le voyons, c'est un irrésolu, un aboulique. « Quant à notre maître, écrit GRANVELLE, tout va de demain à demain et la principale résolution en toutes choses est de demeurer perpétuellement irrésolu ».

Il avait à l'égard de tout le monde une méfiance excessive ; tous ces écrits étaient chiffrés et contre chiffrés selon l'importance des affaires. Il écrivait tous ses ordres lui-même et il disait souvent qu'il se méfiait même de sa main.

Cet homme si différent de son père par la valeur en a cependant hérité, nous allons le montrer, le caractère funèbre.

Sa façon de se vêtir d'abord est à noter : il s'habille toujours de velours ou de satin noir. Il n'y a sur sa personne d'autre ornement que le collier de la Toison d'or, pendu à son cou (1).

Pendant la plus grande partie de sa vie, la Mort est le sujet préféré de ses entretiens. En toute occasion, il module sur ce thème. Sept cardinaux étant morts la même année à Rome et Venise ayant perdu un grand nombre de nobles, Philippe fait cette réflexion : « Quand les branches se séchent avec trop de promptitude, on ne peut attendre que la chute prochaine du tronc de l'arbre. » Quand il reçoit la nouvelle du décès de quelque personnage il dit : « La mort voyage partout et tous tant que nous sommes, nous la verrons venir chez nous lorsque nous nous y attendrons le moins. »

(1) PRESCOTT. Histoire de Philippe II. T. X, p. 156.

Chose remarquable, il ne manquait pas une seule pompe funèbre de personne de quelque rang, soit que ce fussent des funérailles effectives, soit qu'on célébrât seulement un anniversaire.

« On le voyait contempler, dit G. LETI, avec la plus curieuse attention toutes les cérémonies que l'Eglise ordonne en pareille circonstance. Le plus souvent, en retournant au Palais, il ne cessait de discourir, avec ses plus familiers confidents, des misères de la vie humaine.

La plupart des jours de fête, il ordonnait à son chapelain de dire la messe des morts, quelquefois même pour le repos des âmes de ces malheureuses victimes que sa haine ou ses soupçons avaient envoyées en l'autre monde. » (1).

Mieux encore que des faits, l'Escorial fait comprendre Philippe II : si ce palais est un cloître où il réalise son désir de la solitude, c'est avant tout une sépulture, car l'idée dominante de Philippe II en construisant ce monument est d'élever un tombeau à ses parents, ainsi qu'aux descendants de la maison d'Autriche.

Un contemporain avait bien saisi le sens et la portée de l'Escorial lorsqu'il exprimait cette curieuse image : « Philippe II fit bâtir et travailler son tombeau comme un ver à soie s'enveloppe lui-même dans sa coque et comme de celle-ci il en sort de rechef un de ces petits animaux qui renouvelle les jours de celui qui s'y était enfermé auparavant, de même, du tombeau de Philippe,

(1) G. LETI. Histoire de Philippe, t. VI, p. 103.

on a vu comment sortit la nouvelle majesté de son fils. » (1).

Saint-Simon fait du Panthéon, de l'Escurial cette saisissante description : « Le Panthéon est le lieu où n'entrent que les corps des rois qui ont eu une postérité. Un autre lieu séparé, non de plein pied, mais proche, fait en bibliothèque est celui où sont rangés les corps des reines qui n'ont point eu de postérité et des infants. Un troisième lieu qui est comme l'antichambre de ce dernier, s'appelle proprement *le pourrissoir*. Il n'y paraît que les quatre murailles blanches, avec une longue table nue au milieu. Ces murs sont fort épais. On y fait des creux où on met un corps dans chacun, qu'on muraille par-dessus, en sorte qu'il n'en paraît rien. Quand on juge qu'il y a assez longtemps pour que tout soit consommé et ne puisse plus exhaler d'odeur, on rouvre la muraille, on en tire le corps, on le met dans un cercueil qui en laisse voir quelque chose par les pieds ; ce cercueil est couvert d'une étoffe riche et on le porte dans une pièce voisine. »

Ces pratiques inaugurées par Philippe II, continuées par ses successeurs, nous expriment bien la mentalité de ce roi.

Nous avons été frappés nous-mêmes, en parcourant ces différentes pièces dont parle Saint-Simon, de lire de nombreuses inscriptions latines gravées sur les murs

(1) Recueil des actions et paroles mémorables de Philippe II. Traduit de l'espagnol. Cologne, 1671, p. 20.

[2] SAINT-SIMON. Mémoires. T. XXIII, p. 85.

et ayant toutes trait à la Mort. Celle-ci nous a semblé particulièrement typique :

*Nemo est qui semper vivat,
Sunt enim viventes qui sciunt esse morituri.*

Philippe passe les dernières années de sa vie enfermé dans sa chambre de l'Escurial. Son cercueil est dans un coin de la pièce. Si on lui parle de sa fin, il écoute avec plaisir, il se détourne, au contraire, si on lui exprime l'espoir de le voir rétabli dans une santé parfaite (1).

Il s'entretient de sa sépulture, écrit un historien, comme il aurait pu le faire du jour de la solennité de son couronnement. « Tenez prêt, disait-il, un cierge de N. D. de Monferrat pour me le remettre au moment que je serai à l'agonie. » Il se fait montrer sa bière capitonnée de blanc et recommande de placer d'abord le corps dans un cercueil de plomb pour ne pas souiller la soie : « Voyez mon fils, dit-il au futur Philippe III, voyez où aboutissent les grandeurs de ce monde, voyez ce que c'est que la mort, car demain vous allez régner. » (2)

L'ambassadeur vénitien Soranzo ne nous laisse non plus aucun doute sur les préoccupations de Philippe : « Il fit porter près de son lit la bière où devait être déposé son cadavre, *ordonnant d'en modifier en sa présence les mesures* et il ordonna ponctuellement tout ce qui devait être fait après sa mort. Il se faisait lire dans

(1) G. LETI. Vie de Philippe II t. XI. p. 379.

(2) FORNERON. Histoire de Philippe II, t. IV p. 290.

les Ecritures toutes choses concernant la mort, tenant presque toujours les yeux fixés vers une fenêtre située près de son lit, d'où il voyait l'autel de l'Eglise. » (1)

Enfin, nous avons trouvé dans l'*Histoire Universelle* d'AGRIPPA d'AUBIGNÉ le texte même des ordres de Philippe II concernant ses funérailles : « Philippe II fit tirer de dessous le chevet de son lit un papier qui contenait ce qui s'ensuit : Nous, dom Philippe, par la grâce de Dieu, roi de Castille, ayant par l'espace de quarante ans gouverné deux royaumes, le soixante de mon âge, je les remets et résigne à Dieu à qui ils sont, et mon âme en ses très benoïtes mains, afin que sa divine Majesté fasse d'elle ce qui lui plaira. Et veux qu'après qu'elle sera sortie de ce corps, il soit embaumé et vestu en habit royal et mis dedans le cercueil de bronze *qui est ici* et après l'y avoir tenu le tems accoustumé, que l'on le mène au sépulcre de cette facon : que le guidon de l'archevêque marche devant, puis la croix, les moines et le clergé ; après, l'*adélantado*, vestu en deuil, avec l'estendart royal trainant en terre. Le marquis d'Alila portera l'espée et mon corps sera porté par huit de mes serviteurs en chef, habillez de deuil, leurs torches allumées.

L'archevêque marchera après les Grands et nostre héritier universel derrière, avec son deuil, allant à l'église. Que mon corps soit mis en un tombeau qui se

(1) Relazione de Spagna de Soranzo. Série I. T. I p. 151.

fera, et après que le service sera dit par le prélat, on me mettra en la cave qui sera la dernière maison que j'aurai pour jamais ». (1)

Si Philippe II n'a pas fait célébrer ses obsèques — lui vivant, ce document nous montre qu'il a eu une vision nette de ce qui allait arriver bientôt pour lui, comme parlait Charles-Quint et cette vision, il ordonne qu'elle se réalise — lui mort.

(1) Agrippa d'Aubigné. Histoire Universelle, t. IX, p. 416.

Don Carlos

Don Carlos, que son père Philippe II fut accusé d'avoir empoisonné, est un dégénéré typique par les bizarreries de son caractère et surtout par les bouffées de délire polymorphe qu'il présenta et où les idées de persécution alternaient avec les idées de grandeur.

Pour MEYNERT, la psychose de don Carlos, sujet prédisposé, aurait eu comme cause déterminante le paludisme dont il était atteint.

Etant enfant, il mordait le sein de sa nourrice. Il en eut ainsi trois auxquelles il fit des morsures telles qu'elles faillirent en mourir (1).

On crut pendant plusieurs années qu'il serait muet : il avait cinq ans lorsqu'il articula un mot pour la première fois.

Brantôme cite de lui ce trait : « Son cordonnier lui avait faict une paire de bottes très mal faictes, il les fit mettre en petites pièces et fricasser comme tripes de bœuf et les luy fit manger. »

Si ce prince semble n'avoir eu, à aucun moment, de

(1) Relation de l'ambassadeur vénitien Tiépolo.

préoccupations funèbres, il y a dans sa vie un fait qui nous intéresse par le rôle qu'y joua Philippe II : à l'âge de 16 ans, don Carlos tombe, en descendant un escalier. Le médecin Daza reconnaît qu'il s'est fait, derrière la tête, à gauche, une légère blessure et se met en devoir de le penser.

Puis on lui fait une saignée. Le lendemain, on lui retire encore huit onces de sang. Don Carlos se plaint alors d'un peu d'engourdissement dans la jambe droite.

Au bout de quelques jours, la plaie commence à présenter un aspect plus inquiétant et la fièvre se déclare.

Les médecins et les chirurgiens du palais, qui semblent être restés étrangers aux travaux d'ANDRÉ VÉSALE, sont très embarrassés.

Philippe se met alors en route, emmenant avec lui VÉSALE. A son arrivée, le prince est mieux. Mais cette amélioration ne se soutient pas. Bientôt la fièvre augmente, accompagnée de céphalée, de vomissements, de paralysie de la jambe droite. La plaie de la tête devient infecte.

Philippe II avait entendu parler d'un chirurgien morisque, qui au moyen d'onguents de sa composition, faisait des cures merveilleuses : il lui envoie l'ordre de venir sur-le-champ. Naturellement, l'état du malade s'aggrave, à la suite de ce traitement. Les médecins sont divisés d'opinion et VÉSALE soutient qu'il faut trépaner le prince. Après de longs débats, cette opération est décidée et elle est pratiquée par le grand chirurgien.

Le même jour, se souvenant que, dans un couvent de

franciscains on conserve le corps d'un religieux mort, une centaine d'années auparavant, en odeur de sainteté, *Philippe II ordonne*, et c'est là le point qui nous intéresse, *de le tirer du cercueil où il est enfermé, de le porter processionnellement dans la chambre de don Carlos et de le coucher dans son lit (1).*

Peu de temps après, don Carlos entra en convalescence et le mois suivant était guéri.

Philippe II attribuant la guérison à un miracle, exigea la canonisation du religieux, en cour de Rome.

En réalité, la trépanation, pratiquée par *Vésale*, dut avoir un rôle plus effectif que la funèbre et caractéristique cérémonie imaginée par Philippe II !

(1) GACHARD. Philippe II et don Carlos, t. I, p. 72.

Philippe III

Si Philippe II fuyait tout mouvement vif, tout contact personnel avec les autres, il était infatigable dans son cabinet.

Son fils Philippe III n'acquiesça même pas cette activité : il paraît être dans le monde, sans y prendre part, sans se livrer au plus léger mouvement intellectuel, sans céder à la moindre passion. Chez lui, la dégénérescence de sa famille s'accroît : c'est un grand débile.

Si, au dire des historiens, il manifesta en plusieurs occasions une mélancolie profonde, nous devons reconnaître que chez ce descendant de Jeanne la Folle, nous n'avons trouvé aucune manifestation d'idées de mort.

Marguerite d'Autriche

Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III, était fille de l'archiduc de Gratz.

Cette reine, morte à vingt six ans d'infection puerpérale (1), occupa peu de place dans l'Histoire, mais elle présente pour nous un très grand intérêt, car nous avons découvert que les images de la tombe et les idées de mort arrivèrent chez elle à un degré d'exaltation ex-

(1) Ce diagnostic semble s'imposer à la lecture de la description des derniers jours de cette princesse : « Le vendredi, qui fut le lendemain de son heureux accouchement, écrit le P. de GUSMAN, sa Majesté se porta bien le matin, elle ouït la messe de son lit. Le dimanche elle reposa fort mal, parce que, sur les trois heures du matin, il lui prit un frisson, avec la fièvre, qui lui dura jusqu'à onze heures du matin, à laquelle heure elle m'envoya quérir pour lui mettre des reliques sur la tête. Les ayant posées, je dis la messe qu'elle entendit et lors elle fut saisie d'un autre froid avec la fièvre. Le mercredi matin, elle eut la fièvre plus forte, sans avoir dormi la nuit. La fièvre redoubla. Elle fut saignée.

Le jeudi, la mort commença à nous donner la première charge, par une chaude alarme, envoyant ses coureurs qui furent des paroxysmes et des pâmoisons qui envahirent dès lors la reine. »

traordinaire, unique peut-être parmi toutes les générations de Habsbourg.

Il était capital d'établir sa généalogie : or Marguerite d'Autriche avait pour bisaïeule Jeanne la Folle. Son hérédité était donc la même que celle de Charles-Quint et de Philippe II que nous avons vus à l'œuvre.

Nous avons trouvé, dans un ouvrage consacré à la vie de Marguerite d'Autriche par un contemporain, le P. DE GUSMAN, un chapitre intitulé : *de la continuelle pensée et méditation de la reine Marguerite*, dans lequel l'auteur nous dépeint, avec une grande richesse de détails, le caractère de cette princesse.

Nous pensons devoir le transcrire en entier, car chaque mot à sa signification : « Notre reine, écrit DE GUSMAN, était toujours pensive et attentive à l'heure qu'il faudrait s'embarquer pour l'autre vie. Tous ses discours et pensées pendant sa vie n'étaient que de cela ; elle savait souvent le dire de l'ancien poète grec que la mort n'épargne jeunes ni vieux, qu'elle épie les uns et saisit l'entrée de la maison des autres. Sénèque, parlant des travaux de la mort, dit qu'on ne les peut éviter, trop bien les mépriser, ce qu'on fera en y pensant souvent et reconnaissant que cela doit advenir ; notre reine n'attendait pas seulement ce succès, mais il semblait qu'elle le désirait, *puisqu'elle en parlait avec tant de goul*, elle en discourait tous les jours, le répétant à ses servantes qui se lassaient de lui ouïr dire qu'elle ne vivrait plus guère.

Elle disait aux personnes qui conversaient familièrement avec elle que le terme de sa vie était court et

qu'elle ne se l'était jamais promis guère plus long. *Elle parlait plus ordinairement de sa mort que des choses de ce monde, et se plaisait en ce discours qui est si ennuyeux aux autres.*

Si on la priait d'oublier cela, elle répondait : « *Pensez-vous que cela me fasse de la peine, ou que cette conversation me soit fâcheuse ? non sans doute* ».

Pour moi, je crois que sa Majesté eut une telle certitude de sa mort qu'on ne la pouvait divertir de cette pensée, ni lui ôter ce propos de sa bouche.

Elle disait souvent, à ce Pierre l'Egyptien, ainsi qu'il le dit et reconnaît maintenant : sans doute, je mourrai en couche, en sorte qu'à toutes mes couches je me dispose à mourir. Pierre lui répétait que c'était une mélancolie ou imagination de sa Majesté, qu'elle rejetât cette pensée comme tentation.

« Vous me dites cela, répondit la reine, pour me consoler et m'ôter cela de l'esprit, mais vous verrez bientôt si je dis vrai »,

Quand on parlait du corps de logis de la reine qu'on avait commencé à bâtir si magnifiquement dans le Palais, elle disait qu'elle ne le verrait pas achever et qu'elle n'en jouirait pas.

Presque tout ce qu'on a fait pour la reine depuis son décès ont été des choses qu'elle avait ordonnées ou ébauchées pendant sa vie.

Quelques jours avant sa dernière couche, elle entra avec le roi où étaient les corps des rois dans le monastère St-Laurent le Royal, et voyant la place de chacun,

elle dit au roi : je supplie votre Majesté, quand il aura plu à Dieu me retirer de cette vie, me faire porter en ce lieu, qui était immédiatement auprès du dernier mort.

Sa Majesté, peu avant sa dernière couche, brodait *avec soin et plaisir* un parement d'autel pour les trépassés et en travaillant, elle donnait des sentences de sa mort et contre soi-même.

Depuis son accouchement qui fut fort heureux, parce qu'elle demeura quatre jours après en fort bonne disposition, elle dit qu'elle ne vivrait pas encore huit jours et il fut vrai.

Sa majesté désira fort d'être instruite en la matière que les théologiens appellent indulgences, touchant les suffrages des morts. Elle me commanda de lui adresser un petit discours qui comprit toute la substance. Je fis ce qu'elle m'avait commandé, encore qu'avant qu'elle pût voir mon écrit, elle passa en l'autre monde où elle l'apprit mieux que tous les théologiens lui eussent fait entendre.

Durant sa maladie, quand on la tirait avec des cordes (1), lui donnant de cruelles gênes pour la faire revenir des pamoisons et assoupissements de sens, étant revenue, elle dit à la dame qui les lui baillait : « Tourmentez-moi bien, car dans huit jours j'irai ouïr de Dieu et vous augmenterez ma gloire, regardez si vous voulez venir avec moi ».

(1) Il s'agit là d'un bizarre moyen thérapeutique.

Elle demandait aussi pardon à ses servantes de la peine qu'elles prenaient en sa maladie, les assurant que cela ne durerait pas huit jours.

Peu de jours avant son décès, se promenant dans une galerie, elle vit une peinture grossière de deux échelles : l'une par où les âmes montaient avec les anges au ciel, l'autre par où elles descendaient avec les diables en enfer.

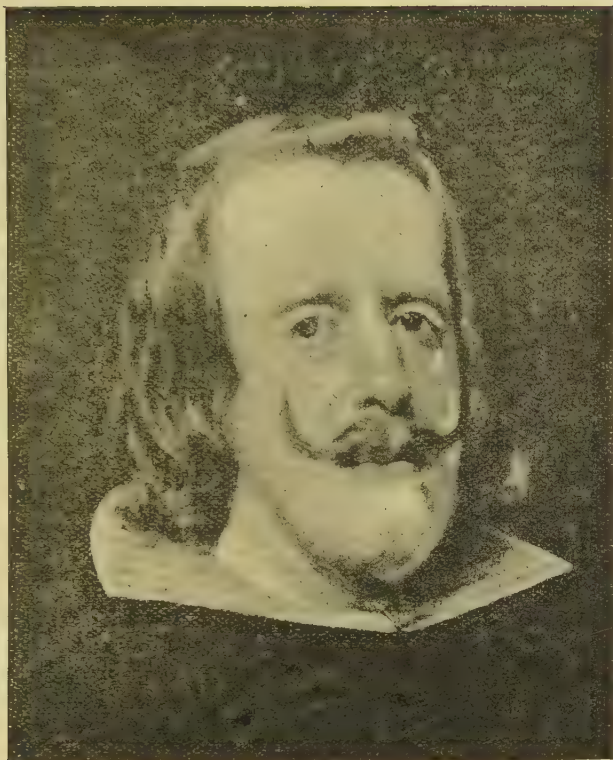
La sainte reine s'arrêta là, et y fichant les yeux de sa pensée, elle commença à verser des larmes en telle abondance, qu'une dame qui la suivait de loin s'en aperçut et lui dit en s'approchant : « Qu'est-ce que cela Madame ? Qui a ainsi attendri votre Majesté ? Ah, ma sœur, dit-elle, c'est que je ne sais lequel je prendrai de ces deux chemins, celui du ciel ou de l'enfer et ce que deviendra mon âme (1). »

Au point de vue qui nous intéresse, ce document est le plus précieux que nous possédions. Cet historiographe a scruté et décrit, avec une très grande subtilité d'analyse, la psychologie de Marguerite d'Autriche : il y a peu de chose à ajouter à une telle observation.

Ce qui nous frappe ici, c'est une curieuse similitude entre la mentalité d'un Charles-Quint déclarant combien il était joyeux d'avoir célébré ses funérailles et

(1) De GUSMAN. Histoire de la vie et de la mort de Madame Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III. Traduit de l'espagnol. Paris, 1620. P. 590 et suiv.

celle de cette reine qui *se complaisait* en de continuelles conversations sur la mort et brodait *avec plaisir* pour les trépassés.



VÉLASQUEZ.

Madrid. Musée du Prado.

Philippe IV

La débilité mentale de Philippe IV est aussi nette que celle de son père Philippe III. La description que nous trace de ce roi un ambassadeur génois nous éclaire bien sur ce point : « Le roi Philippe IV est de nature coléri-

que et qui le rend peu propre au maniement des affaires. Il prend grand plaisir à la chasse; rien ne lui coûte autant que de se montrer en public. Sa capacité est médiocre; ses moyens nuls et son esprit sans culture, parce qu'il n'a pas été trop bien élevé ni enseigné. Il n'aime pas la reine; jusqu'ici pourtant on ne lui connaît point d'autres amours: s'il lui a pris fantaisie de posséder quelque dame, il en est promptement fatigué. L'espagnol est la seule langue qu'il entende. En tout, il dépend de la volonté du duc d'Olivarés, qui, étant de sa chambre, s'insinua dans sa faveur avec beaucoup d'adresse. » (1)

Philippe IV s'était fait fabriquer d'avance son cercueil et l'on dit qu'il s'y couchait parfois, comme pour en prendre la mesure. C'est sous son règne que fut achevé le Panthéon actuel de l'Escorial: le 16 mars 1654, il y fit transporter les rois et les reines de la dynastie de Habsbourg et ordonna tous les détails de cette solennité funèbre. Le prédicateur dut prendre pour texte ce verset d'Ezechiel: « Tu prophétiseras sur ces os et tu leur diras: vous, os desséchés, écoutez la parole du Seigneur ». Sa péroraison fut la paraphrase du verset suivant: « Le Seigneur dit à ces os: voici, j'introduirai en vous un souffle et vous vivrez! »

« Chaque cercueil fut descendu au Panthéon par trois Grands d'Espagne et trois moines de Saint-Jérôme.

(1) GACHARD. Relation sur Philippe IV en 1622 par un ambassadeur génois della Torre. p. 17.

Celui de Charles-Quint ferma la marche, porté par le premier ministre, don Luis de Haro, et deux autres personnages. Avant qu'il occupât l'urne de marbre blanc qui lui était destinée, *Philippe IV fit ouvrir le double cercueil*. On eut pu croire que la vision d'Ezechiel allait se réaliser littéralement pour l'Empereur tant sa conservation était parfaite, mais le souffle ou l'esprit attendait une parole plus puissante que celle du prédicateur de la Cour : *Spiritum non habet*.

-Après avoir contemplé en silence le visage de Charles-Quint, Philippe IV se tourna vers son ministre et lui dit : « Corps honoré ! don Luis ». « Très honoré », répondit don Luis. » (1).

(1) A. PICHOT. Loc. cit., p. 480.



Charles II

Nous pouvons porter sur Charles II, en qui s'éteignit la branche espagnole des Habsbourg, le diagnostic d'imbécillité mentale d'après le portrait que nous donne de ce roi Pierre de Villars en 1679. « Le roi est entré dans sa 19^e année le 7 novembre de l'année pas-

sée. Il est d'une taille au dessous de la médiocre, assez menu et paraît un peu boiteux, peut être par une habitude de marcher mal. Comme on ne s'est appliqué dans sa jeunesse qu'à le faire vivre sans penser à son éducation, *il ne sait aucun exercice et n'a pas la moindre connaissance de science ni de lettres, à peine sait-il lire et écrire.* Il a le visage d'une longueur extraordinaire, étroit et maigre, dont les traits diminués lui forment une physionomie bizarre ». (1)

Quelques années plus tard, le même auteur nous le dépeint ainsi : « Le roi, en 1681, était aussi peu avancé d'esprit et de connaissances que s'il eut encore été enfant. Il n'avait pas même la force d'avoir des passions. Les plaisirs et exercices lui étaient indifférents : s'il allait à la chasse, c'était presque toujours en carrosse.

Son aversion pour les dames allait jusqu'à dire que si quelqu'un lui parlait jamais d'une maîtresse, il le poignarderait.

Presque toute sa vie se passait dans le Palais, sans occupation, sans plaisir, sans conversation, mêlée seulement de certaines dévotions, moins semblables à la piété qu'à la superstition et peu différentes, du reste, de son oisiveté. » (2).

Or, nous observons chez le fils de Philippe IV un dernier exemple net de culte des morts : Charles II visitait très souvent le Panthéon de l'Escorial et aimait à mé-

(1) P. DE VILLARS. Mémoires de la Cour d'Espagne publiées par M. Morel-Fatio. Paris, 1893, p. 11.

(2) P. DE VILLARS. Loc. cit., p. 271.

·diter sur les cercueils de ses aïeux et sur celui qui l'attendait lui-même (1). Nous trouvons dans sa vie un fait qui le rapproche étonnamment de son ancêtre Jeanne la Folle : s'étant fait ouvrir, un jour, les cercueils de ses parents, il voulut voir, en dernier lieu, le corps de sa femme, Louise d'Orléans. Il embrassa longuement la morte et on l'entendit s'écrier : « Je serai bientôt près d'elle ». « La mort devint sa seule pensée et un séjour d'un mois à Aranjuez ne put effacer la fatale impression que cette visite lui avait laissée. » (2).

Nous devons enfin noter cette réponse que fit la sœur de Charles II, Marie-Thérèse, à Anne d'Autriche qui lui demandait ce qu'elle pensait de sa réception au Louvre, lors de son mariage avec Louis XIV : « *Je pense*, dit la fille de Philippe IV, *à cette autre pompe qui doit un jour m'accompagner aux caveaux de Saint-Denis.* »

(1) A. PICHOT. Loc. cit., p. 482.

(2) R. SAINT-HILAIRE. Histoire d'Espagne, t. XI, p. 468.

Ayant exposé ces curieuses manifestations de thanatophilie que l'on retrouve plus ou moins intenses à travers cinq générations de Habsbourg descendant de Jeanne la Folle, nous devons nous demander si de tels faits peuvent s'expliquer par l'influence d'actions dites de milieu — *social ou familial* — ou bien si l'on doit faire intervenir pour ces différents cas la notion d'hérédité morbide.

Chez aucun écrivain de ce temps là, Cervantès, Lope de Véga, Calderon ou Gongora, on ne trouve la description de semblables caractères. Or, la littérature d'un pays pouvant être considérée comme le miroir fidèle de ses mœurs et de ses coutumes à une époque donnée, nous sommes en droit de penser que les manifestations que nous avons étudiées n'ont aucun rapport avec les mœurs espagnoles des XVI^e et XVII^e siècles.

L'influence du milieu familial, d'autre part, ne rend pas compte de tous les exemples que nous avons sous les yeux.

En effet, la jeune reine Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III, a vécu toute son enfance en Allemagne et néanmoins elle présenta, dès son arrivée en Espa-

gne, des signes caractéristiques de thanatophilie. Un autre exemple — qui n'a pu trouver place dans le cadre même de cette étude — nous est fourni par Marie Thérèse, femme de François I^{er}, empereur d'Allemagne. Cette princesse survécut quinze ans à son mari, mort en 1765, et pendant ces quinze années, elle ne cessa de descendre dans le caveau des sépultures impériales pour y pleurer son époux et un mois entier était consacré par elle à célébrer l'anniversaire de sa mort. Elle avait elle même fait faire secrètement son propre cercueil et avait tissu de ses mains sa robe mortuaire (1). Cette Habsbourg, dernier reflet de Jeanne la Folle au XVIII^e siècle, ne devait évidemment rien à l'influence du milieu familial de la maison d'Espagne. Nous nous croyons donc autorisés à affirmer qu'il s'agit là de manifestations morbides transmises *héréditairement*.

Les incessants mariages consanguins contractés dans cette famille confirment encore notre opinion.

Qu'il nous suffise de rappeler que Charles Quint avait épousé sa cousine germaine ; Philippe II, sa cousine Marie, dont il eut don Carlos ; puis sa propre nièce, Anne, qui lui donna son successeur au trône ; Philippe III épousa sa cousine au deuxième degré ; Philippe IV, lui aussi, épousa sa nièce et de ce mariage est issu Charles II.

Or si, comme on l'a bien montré, la consanguinité n'est par elle-même ni morbide ni saine, si elle n'est qu'un des modes de l'hérédité, et rien de plus, il est

(1) A. PICHOT. *Loc. cit.* p. 486.

néanmoins établi que, dans les cas de proche parenté des conjoints, l'hérédité fonctionne suivant un mode spécial qui a pour effet de la rendre beaucoup plus certaine, presque infaillible : *la consanguinité élève l'hérédité à sa plus haute puissance* et constitue le cas le plus complet de l'hérédité de famille, qui l'emporte presque toujours sur l'hérédité individuelle.

Et ceci nous explique le fait que, pendant de nombreuses générations, les manifestations que nous avons mises en relief se sont reproduites pour ainsi dire fatalement.

CONCLUSIONS

Il ressort de l'étude que nous avons faite des Habsbourg d'Espagne qu'en dehors des cas de psychoses nettes constatées chez Jeanne la Folle et Charles II, la plupart des membres de cette famille ont présenté à maintes reprises des manifestations morbides *remarquables par leur analogie*, ce qui confirme d'ailleurs l'opinion qu'entre l'aliénation mentale caractérisée qui s'impose aux esprits les moins avertis, et l'état psychique normal — conception d'ailleurs toute idéale et presque jamais réalisée — il existe une série ininterrompue d'états anormaux qui doivent être recherchés avec soin.

En second lieu, nous pensons avoir montré qu'à côté des nombreux caractères bien classés : gai, léger, primesautier, inquiet, etc., on peut décrire un *caractère thanatophilique* dont les préoccupations funèbres forment le fonds et dont tous les cas que nous avons analysés ne sont qu'une longue définition.

Nous croyons de plus que l'on est en droit d'établir pour tous les individus de cette lignée, *qu'ils aient été*

aliènes ou qu'ils ne l'aient pas été, une formule psychologique familiale qui est représentée par le caractère thanatophilique même, caractère fixé par une hérédité consanguinée extrêmement forte.

Enfin, nous ne sommes pas éloignés d'admettre que chez Jeanne la Folle et chez Charles II l'aliénation mentale a présenté une physionomie un peu spéciale du fait que cette reine et ce roi possédaient un caractère funèbre.

Vu : Le Président de Thèse,

GILBERT-BALLET.

Vu le Doyen,

LANDOUZY.

Vu et permis d'Imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

BIBLIOGRAPHIE

AULNOY (C^{esse} d'). — Mémoires de la cour d'Espagne. Paris, 1690,
2 v. in 12. (O. 487) (1).

BALLET (Gillb.). — Contribution à l'étude de l'état mental des
héréditaires dégénérés. Paris, 1888, in 8. (Td, 86, 563).

BEMMELEN (van). — L'Hérédité des qualités acquises. S. Gra-
venhague, 1890, in 8° (8°5, 6889).

BRATLI. — Philippe II roi d'Espagne. Etude sur sa vie et son
caractère. Paris, 1912, in-8°.

BÜCHNER. — La puissance de l'hérédité et son influence sur le
progrès moral et intellectuel de l'humanité. Leipzig,
1882 in-8°.

BUCKMANN. — Les lois de l'hérédité et leur application à l'homme.
Leipzig, 1893 (8° S 1931).

CABANÈS. — Indiscrétions de l'histoire, 5^e série. Paris, 1905,
in-8° (8° T. 21 771).

— Jeanne la folle, in *JEsculape*, juillet 1912.

DEBIERRE. — L'hérédité normale et pathologique. Paris, 1897
in-8° (Td 34 725).

DÉJERINE. — L'hérédité dans les maladies du système nerveux.
Paris, 1886, in-8° (Td 85 705).

(1) Cote de la Bibliothèque nationale.

- DELAGÉ (Yves). — L'hérédité et les grands problèmes de la biologie générale. Paris 1903, in-8° (Tb2 32 A).
- FÉRÉ. — La famille névropathique. Paris, 1894, in-12 (Td40 23).
- FERRERAS (de). — Histoire générale d'Espagne. Paris, 1742. 10 v. in-4° (Oc. 80).
- FORNERON. — Histoire de Philippe II. Paris, 1882, 4 v. in-8° (Oc. 1710).
- GACHARD. — Relations des Ambassadeurs vénitiens sur Charles V et Philippe II. Bruxelles, 1856, in-8° (Ob. 121).
- Retraite et mort de Charles-Quint au monastère de Yuste. Lettres inédites. Bruxelles, 1854, 3 v. in-8° (Oc. 144).
- Philippe II et don Carlos. Bruxelles, 1863, 2 v. in-8° (Oc. 137).
- Correspondance de Charles-Quint et d'Adrien VI. Bruxelles, 1859, in-8° (Oc. 135).
- Sur Jeanne la Folle et les documents concernant cette princesse qui ont été publiés récemment. Bruxelles, 1869, in-8° (Oc. 1708).
- Trois années de l'Histoire de Charles-Quint 1543-1546, d'après les dépêches de l'ambassadeur Navagéro. Bruxelles, 1865, in-8° (Oc. 1746).
- Voyages des souverains des Pays-Bas. Bruxelles, 1876.
- Deux lettres de Philippe II à Maximilien II. Bruxelles, 1845.
- GALIPPE. — L'hérédité des stigmates de dégénérescence et les familles souveraines. Paris 1905, in-8°.
- GUYAU (M.). — Education et Hérédité. Paris, 1888, in-8°.
- IRELAND. — Histoire de l'hérédité nerveuse de la famille royale d'Espagne. (*Journal Of. Ment. Science*). 1879.
- Etudes d'Histoire et de Psychologie. Edimbourg 1885, (Td. 86-5s7).
- JACOBY. — Etude sur la sélection dans ses rapports avec l'hérédité chez l'homme. Paris 1881, in-12°.

- KALISCHER. — Question de l'influence de l'action héréditaire sur le développement, la marche et la prognose des troubles cérébraux. Berlin 1885, in-8°. (8-14°. Berl. méd. 307).
- KIRK. — Histoire de Charles le Téméraire. Traduit de l'anglais. Paris 1866. 3 vol. in-8°. (442. 1933bis).
- KRAUSE. — Document statistique sur la question de l'hérédité dans les aliénations mentales. Iéna 1885, in-8° (8° 14 Iéna, méd. 41).
- LAFUENTE. — Histoire générale d'Espagne. Madrid 1866, 15 vol. g. in-8°.
- LE DANTEC. — Evolution individuelle et hérédité. Paris 1898. in-8° (8° R. 81).
- LETI (Gregorio). — Vie de l'empereur Charles-Quint. Amsterdam 1702. 4 vol. in-12° (Oc. 120).
- Vie de Philippe II. Amsterdam 1734. 6 vol. in-12. (Oc. 182).
- MAGNAN et LEGRAIN. — Les Dégénérés. Paris 1895.
- MARCHAL. — Relation inédite de l'ambassade de F. Badoaro à la cour de Charles-Quint et de Philippe II en 1557. Bruxelles, 1845, in-8° (8° R. pièce 597).
- MARIANA. — Histoire générale d'Espagne. Traduit de l'espagnol. Paris, 1725, 6 vol. in-4° (Oa. 35).
- MIGNET. — Charles-Quint. Son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste. Paris, 1854, in-8° (Oc. 143).
- MOREL. — Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine. Paris 1857.
- PATIGLIOTTI. — L'hérédité consanguine. Turin 1901.
- PICHOT. — Charles-Quint. Chronique de sa vie intérieure et de sa vie politique, de son abdication et de sa retraite dans le cloître de Yuste. Paris, 1854, 2 v. in-8° (Oc. 142).
- PRESCOTT. — Histoire du règne de Philippe II. Traduit de l'anglais par G. Renson. Paris, 1860. 5 vol. in-8° (Oc. 193).
- RANKE. — L'Espagne sous Charles-Quint, Philippe II et Philippe III. Paris, 1873 (Ob. 118).

- RECUEIL des actions et paroles mémorables de Philippe II. Cologne, 1671.
- RIBOT. — L'hérédité psychologique. Paris, 1882. In-8° (8° R. 4014).
- RISTELHUBER. — Jeanne la Folle. Paris, 1869. In-8° (Oc. 98).
- ROBERTSON. — Histoire du règne de Charles-Quint. Traduit de l'anglais. Paris, 1771. 6 vol. in-12. (Oc. 125).
- ROSSENVO SAINT-HILAIRE. — Histoire d'Espagne. Paris, 1844, 1879. 14 vol. in-8° (Oa, 143).
- RUBRECHT. — L'origine du type familial dans la maison de Habsbourg. In-4° (4° M 2625).
- SANSON. — L'hérédité normale et pathologique. Paris, 1893. In-8 (Id 40 21).
- SCHALLMAYER. — Hérité et sélection au cours de la vie des peuples. Iéna, 1903. In-8°.
- VARILLAS. — Pratique de l'éducation des Princes. Paris, 1884. In-4° (Oc. 158).
- VIGOUROUX. — Héritaires dégénérés. Evreux, 1892, in-8° (Td 86625).
- VILLA (Rodriguez. — La reine Jeanne la Folle. Madrid, 1892, in-8° (Oct. 1829).
- VILLARS M^e de L. — Mémoires de la cour d'Espagne, 1678-1682. Londres, 1861, in-8°.
- WATSON. — Histoire du règne de Philippe III. Traduit de l'anglais. Paris, 1889, 3 vol. in-8° (Oc. 260).

Imprimerie spéciale de la Librairie OLLIER-HENRY
26, Rue Monsieur-Leprince. — Paris.
